

415

PA

2188

415
PA
2128

COSTIS PALAMAS

CHOIX DE POÉSIES



DU MÊME AUTEUR:

“Le Tombeau,, traduction rythmée et assonancée
par PIERRE BAUDRY

Copyright by Pierre Baudry, 1930
Tous droits réservés pour tous pays.

A .

S. E. M. ANDRÉ MICHALACOPOULOS

AMI ÉCLAIRÉ DES LETTRES NÉO-GRECQUES

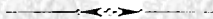
COSTIS PALAMAS

CHOIX DE POÉSIES

...

TRADUCTION EN VERS

PAR PIERRE BAUDRY



ATHÈNES

LIBRAIRIE KAUFFMANN

28, RUE DU STADE

PARIS

«LES BELLES-LETTRES»

95, BOULEVARD RASPAIL

PRÉFACE

...

Un chêne sur un des sommets les plus escarpés du Parnasse, tout près de la forêt antique. Cinq branches vigoureuses se séparent du tronc et, quoique inégales en hauteur et en amplitude, lui font une cime harmonieuse que l'on pourrait apercevoir de bien loin par delà les confins de la Grèce.

*

Costis Palamas est né à Patras, en 1859, d'une famille originaire de Missolonghi et qui fut, dès le XVII^e siècle, une pépinière fertile en savants, en magistrats et, plus tard, en soldats. Orphelin à l'âge de 7 ans, le poète fut élevé par un oncle, fit ses études secondaires à Missolonghi, puis vint à Athènes étudier le droit. Mais la Littérature l'attirant plus que la Chicane, il renonça au Barreau pour se faire journaliste. En 1886, il publiait son premier recueil de vers: «Les Chants de ma Patrie», qui contenait déjà plus que des promesses. La même année,

il épousait une de ses compatriotes qu'il a, sous le voile du symbole, plus d'une fois chantée.

La vie de Costis Palamas, — non moins admirable que son œuvre, — ne présente aucun événement saillant; elle est toute au dedans. Vie de penseur, vie d'ascète.

Devenu en 1897 secrétaire de l'Université d'Athènes, il peut désormais se consacrer à ses chères occupations. Déjà «L'Hymne à Athéna», (1889) et «Les Yeux de mon Ame» (1890) lui avaient valu l'admiration d'une élite. Il s'était aussi affirmé comme conteur en publiant «La Mort du Pallikare» (1891). Mais dans les «Iambes et Anapestes» (1897), Costis Palamas se surpasse et sous une forme classique par la concision et l'harmonie, il sait allier, avec la profondeur d'un grand poète, le Symbole et la Pensée. En 1898, la mort de son plus jeune fils lui arrache cette sublime lamentation qui s'appelle «Le Tombeau». Après avoir donné au théâtre un drame impressionnant «Trisévyéni» (1903), digne d'une meilleure fortune, il fait paraître, en 1904, «La Vie Immobile», recueil d'une richesse inouïe, qui suffirait, à lui seul, pour conférer au poète l'immortalité. Les «Patries», les «Fragments de la Chanson d'Hélios», les «Cent Voix», les

«Grandes Visions» contiennent des poèmes admirables qui ne peuvent pas périr.

Mais ne dirait-on pas que toutes les Muses assistaient à la naissance de l'écrivain ? Voilà que Palamas se révèle soudain épique avec «Le Dodécalogue du Tsigane» (1907) et *La Flûte du Roi* (1910), longs poèmes de douze chants chacun, où il a mis, en des vers grandioses, les traditions, les déboires, les espérances d'une race merveilleuse.

«Les Regrets de la Lagune et les Thèmes satiriques» sont deux ouvrages tout différents publiés en un même volume. Dans l'un, le poète se retrouve, dans son cher Missolonghi, face à face avec sa jeunesse. Dans l'autre, il ose «ramasser le fouet de la satire» et en cingle impitoyablement la veulerie de ses contemporains.

«La Cité et la Solitude» (1912), «Autels» (1915), «Les Poèmes intempestifs» (1919), «Les Quatorzains» (1920), «Les Pentasyllabes et les Entretiens passionnés» (1925), «Les Vers cruels et timides» (1928), «Le Cycle des Quatrains» (1929), tous ces recueils, dont le premier surtout ne le cède en rien à la «Vie Immobile», montrent que la flamme brûle toujours inextinguible.

Nous sommes loin d'avoir ne fût-ce qu'effleuré

toute l'œuvre de Palamas : nous avons à peine mentionné le conteur et n'avons rien dit de ses livres de critique, où, à côté du poète, apparaît l'érudit, l'homme à qui « rien de ce qui est humain n'est resté étranger », qui non seulement connaît profondément toutes les littératures, mais semble avoir suivi la pensée sur toutes les routes, sur tous les sentiers où elle s'est engagée au cours des siècles.

Esprit vraiment titanique sous sa frêle enveloppe. Esprit qui méritera plus tard d'entrer au Panthéon des Lettres à côté des plus grands. Tout le monde aujourd'hui répéterait son nom, s'il avait écrit, dans une langue plus accessible, sur des thèmes moins austères.

*

Nous n'avons pas la prétention de donner, par les quelques traductions de ce mince volume, une idée de l'œuvre immense du grand poète néo-grec, pas plus que des rythmes multiples qu'il manie avec une incomparable virtuosité. Nous avons seulement essayé de rendre de notre mieux quelques-unes des pièces les plus abordables, vers lesquelles nous portait notre idiosyncrasie. Ce n'est qu'un bouquet du somptueux jardin; puisse-t-il avoir gardé un peu de l'arome natif.

PIERRE BAUDRY

Nous nous apprêtons à publier une traduction complète des «Iambes et Anapestes», quand nous avons appris que M. Octave Merlier, le distingué néo-helléniste de l'École Française d'Athènes, en avait une sous presse, accompagnée d'une longue étude critique. Nous renonçons bien volontiers à notre dessein, persuadé que le travail de M. Merlier, bien mieux que le nôtre, donnera au public français une idée adéquate de la poésie de Costis Palamas. Nous n'avons pu cependant résister à la tentation de donner ici quelques pièces de ce recueil que Jean Moréas aimait.

Les lecteurs qui voudraient connaître plus amplement la poésie de Costis Palamas, et qui n'entendent pas le grec moderne, nous sauront gré de leur signaler les «Œuvres Choies» de Costis Palamas, traduction en prose par Eugène Clément, 2 volumes, Édition Sansot, ou, ceux qui comprennent l'anglais, la belle traduction en vers de Th. Stéphanidès et Georges Catsimbalis : «Poems» by Kostas Palamas.

P. B.

*P*OUR sculpter une idole en le marbre natal
Et la dresser au temple éblouissante et nue,
Longtemps je travaillai, voulant, au jour fatal,
N'avoir pas de la Mort à craindre la venue.

*J*e la ciselai donc. Mais les adorateurs
Des fétiches grossiers aux guenilles discordes,
Frémissant de colère et frissonnant de peur,
Crurent trouver en moi l'ennemi de leurs hordes.

*M*on œuvre profanée, il me fallut partir
Pour un cruel exil. Quand l'heure fut venue,
Des outrages futurs pensant la garantir,
Au fond d'un large trou je jetai ma statue.

« Reste avec les débris d'un superbe passé,
Lui murmurai-je alors pendant le sacrifice,
Un temple recevra ta sainte nudité,
Fleur immortelle, attends que l'heure soit propice ».

*Mais de sa bouche énorme et prophète, le trou
Proféra : « Pas d'église ou de socle modeste ;
Cette fleur n'était pas pour nos temps, pauvre fou ;
Il vaut mieux qu'en sa tombe à jamais elle reste.*

*« Son jour ne viendra pas, ou s'il luit rédempteur,
Le temple flamboiera du lustre des idoles,
Simulacres divins, œuvres de grands sculpteurs.
Toi, spectre, va, retourne au fond des nécropoles.*

*Il est tôt aujourd'hui ; demain il sera tard.
Ton rêve est vanité, tu ne verras pas l'ère.
Dans la gloire tu veux en vain tailler ta part,
Chercheur halluciné, Praxitèle ès-chimères.*

*Aujourd'hui c'est le piège, après viendront les flots
Où, malgré tes efforts, il faut que tu périsses,
Ton œuvre ne vaut pas le fleuron demi-clos
Et n'arrêtera point la Mort dévastatrice.»*

*Mais je lui répondis : « A mourir je consens.
Je fus artiste dans mon esprit, dans mon âme ;
Que je meure ! Mais plus que le règne immanent,
Au monde aura servi mon passage de flamme.*

IÂMBES ET ANAPESTES

II

O Vierge, ô statue, ô lumière,
Hégésô, ma douce oraison,
Devant toi se tait ma raison,
Et mon âme devient de pierre.

Et tandis que tu m'apparais
Claire comme la pure Idée,
L'Art ancien, ô fiancée,
Me fait ton époux à jamais.

Et nous buvons ainsi, sans trêve,
La coupe du nectar divin,
Dans le sommeil marmoréen
Et dans l'Olympe blanc du rêve.

SUR une chanson se penchèrent,
Un jour, deux adorables yeux;
Les deux yeux, caresse légère,
Et la chanson, duvet soyeux.

Pleins d'une tendresse infinie,
Les vers, paraissaient regarder,
Et les yeux semblaient murmurer
Comme des échos d'harmonie.

O sublimes affinités,
Amours de purs esprits, mystère !
Sourire des divinités
Dans notre existence éphémère.

IV

TEL le phosphore au sein des lames
Ou les parcelles d'un trésor,
Le soir, ainsi qu'un astre d'or,
Scintillent les yeux de la Femme.

Comme des palais merveilleux,
Ou comme des débris d'étoiles,
Dans le chemin, sous les longs voiles,
De la Femme brillent les yeux.

Du soleil la suprême flamme
Expire dans les cieux, le soir ;
Mais, plus charmante, on peut la voir
Briller dans les yeux de la Femme.

V

ENFANT, ô doux enfant que j'aime,
Sur ton visage merveilleux,
Quel admirable diadème
Mettait le flot de tes cheveux !

Mais tu grandis; tes boucles blondes
Ont paru d'inutiles jeux,
Et l'on prend le fer pour qu'il tonde
Et moissonne tes longs cheveux.

Ainsi, des âmes et des corps
S'en vont la Beauté, l'Harmonie,
Que poursuivent, jusqu'à la mort,
Le Temps, le Monde, deux Lamies.

VII

DE quelque endroit, j'ai retiré
Des lettres déteintes, ternies
Ainsi que des feuilles jaunies,
Avec des mots oblitérés.

Ce sont les lettres que mon père,
Par le premier amour poussé,
Quand ils n'étaient que fiancés
Écrivait jadis à ma mère.

O ruines, vous suscitez
Une plus profonde tristesse
Que n'en dégage la noblesse
Des superbes antiquités.

VIII

O chères lettres de mon père,
Feuilles qui tombâtes un jour
Du tronc vivace de l'Amour,
Et que le Temps change en poussière,

Vous gazouillez comme des nids,
Vous caressez comme une bouche,
Mais ce qui plus, hélas! me touche,
C'est que je vois en vos replis,

Sans qu'il existe encor, mon être
Lutter dans les flots du Néant
Et, du fond de cet océan,
S'efforcer au jour d'apparaître.

XIV

BRANDISSANT sa terrible lance,
Courroucé, le blond Ménélas
Contre l'Infidèle s'élance :
Il va lui donner le trépas.

•

Alors sans se troubler, Hélène,
De sa main liliale, tend
L'herbe magique, talisman
Qui fait expirer toute peine.

Ménélas la prend. Apaisé,
Sa main s'ouvre, sa lance tombe,
Toute sa colère succombe
Et disparaît dans un baiser.

XXII

L'ARC-en-ciel vainqueur a planté,
Dans l'atmosphère humide et noire,
Son bel étendard de victoire
Et ses sept âmes de clarté.

Sur le fuligineux Hymette,
Le voilà qui se dresse et luit,
Puis il disparaît à demi
Au pied de la déclive crête.

On dirait un glaive géant,
Et moi, nain qui regarde et pense,
Je crois voir une main immense
Qui le plonge au corps d'un Titan.

XXIII

C'EST le matin. Dans le miroir
Calme des eaux, près du rivage,
Des maisonnettes on peut voir
La profonde, la blanche image.

Et chaque demeure apparaît
Si féeriquement irréaliste,
Que d'un peintre habile on dirait
Qu'elle est l'œuvre immatérielle.

Mais le Soleil s'est élancé,
Laissant loin de lui l'Heure exquise...
— Et le Tableau? — Le flot, la brise,
En se jouant l'ont effacé.

XXX

J'AI vu sur les flots l'ouragan
Déchaîner toute sa rancune.
—De ses âpres coups la Fortune
Bat les mortels plus durement.

L'hiver, j'ai vu sur la Nature
S'abattre un marasme cruel.
—Le mal dans la chair des mortels
Laisse une pire flétrissure.

Au printemps, j'ai vu la clarté
Faire un beau rubis de la Terre.
—N'as-tu pas vu cette lumière
Qu'aux mortels prête la Bonté?

XXXIII

LA Vie est un maigre arbrisseau
Au-dessus d'un grand précipice ;
Ayant lâché prise, je glisse,
Mais je ressaisis un rameau.

Je m'y retiens, je m'y cramponne,
J'ensanglante mes mains, mon corps ;
Dans la folle horreur de la mort,
Jusqu'aux astres alors je tonne :

« En Toi, Vie, est toute douceur !
O céleste, ô divin message !
Je t'étreindrai, Vie, avec rage,
Tant que battrà mon faible cœur ! »

XXXIX

COMME une exquise vision,
L'hiver, par une aurore blême
Portant la brume en diadème,
Je vis surgir le Parthénon.

Sous sa diaphane auréole
Que le soleil déjà dorait,
Sous le voile qui l'entourait,
Il disait : « Je suis le Symbole

Du Beau qui, dans le jour tremblant
De l'infini, divin mensonge,
Donne même au dur marbre blanc
La moelleuse douceur d'un songe. »

PATRIES

III

Ici, le ciel partout débordant de lumière ;
L'Hymette, embaume l'air comme d'un miel fragrant ;
Partout d'immarcescibles lis de marbre blanc ;
Et Pentélique encore a des dieux dans sa pierre.

C'est la Beauté que heurte un pic fouillant la terre :
Cybèle au lieu d'humains a des dieux dans son flanc ;
Athènes saigne des lilas et non du sang,
Quand la touchent les traits du sombre Sagittaire.

Même l'Olivier saint à son temple, les champs,
Et, dans la foule veule et qui marche à pas lents,
— Comme rampe une larve au front des fleurs candides —

Le peuple des reliques vit, ainsi qu'un roi
Aux mille âmes. — L'esprit monte du sol splendide ;
Je le sens qui combat les ténèbres en moi.

IX

TEL le vaisseau phéacien, ma Fantaisie
Vogue sans le secours de voile ou de rameurs,
Et je sens que mon âme a dans ses profondeurs
Un pays immuable et vieux comme l'Asie.

J'y sens aussi l'Europe aux sublimes penseurs;
Une Afrique m'étreint avec sa frénésie;
Rien ne manque, pas même une Polynésie,
Pourtant je cours après tous les explorateurs.

O prodige! j'ai vu la Vie. Après l'arsure
Du tropique, le pôle et son linceul frileux.
Mille voyages, tous inouïs, merveilleux,

M'ont dévoilé le monde et la grande Nature.
Et que suis-je? Un brin d'herbe au sol enraciné,
Si petit que la faux ne l'a pas moissonné!

X

EN voyageant jadis sous de tranquilles cieux,
Je trouvai Calypso, Hélène au doux visage,
Et j'abordai chez les placides Lotophages
Qui m'abreuverent d'un oubli délicieux.

Je m'arrêtai plus tard au pays radieux
D'Hyperborée, auprès d'un dieu puissant et sage;
Puis une nuit—lueur inouïe, ô mirage!—
Les Mages m'ont montré l'astre mystérieux.

Et de Saba j'ai vu la Reine sur son trône,
Ame à qui des rayons tressaient une couronne;
Atlantide, à mes yeux, surgit des flots profonds,

Comme de l'Océan une fleur incroyable;
Et tous ces souvenirs, trésor inépuisable,
Deviennent maintenant rythme, vers et chansons.

XII

AIR, onde, terre et feu, permanentes patries,
Principe indestructible et fin de l'Univers,
Devenant au tombeau la pâture des vers,
Je vous retrouverai, félicités chéries.

Dans l'air s'envoleront mes douces rêveries,
De l'air jumelles sœurs. Dans les rageuses mers
Se perdront les transports des passions, et vers
L'immortel feu fuira ma raison agrandie.

Mon corps, ce tas de boue, en poudre tombera;
Air, onde, terre et feu, en vous tout finira.
Du feu de ma raison, de l'éther de mes rêves,

Du flot des passions, des chairs qui vont pourrir,
Comme un écho de lyre il montera sans trêve
Un murmure, une plainte, un long et doux soupir

1895

SALUT A LA RIME

TU n'es pas née aux flots de cypriotes rives;
Un vulcain étranger, avec un marteau d'or,
A forgé la splendeur divine de ton corps,
Et celui qui te touche à tes charmes se rive.

Du plus ardent amour la caresse lascive
N'a point pour moi l'attrait de ton chant grave et fort;
C'est ta suave voix qui m'accompagne au port,
Quand hurlent les soucis dans mon âme plaintive.

L'Idée humblement courbe un genou devant toi;
Ta puissance embellit les laideurs et les crimes;
Avec la Fantaisie escaladant les cimes,

Vous allez butiner dans des trésors de roi.
Je t'implore, réponds de ton séjour sublime;
Au milieu des neuf Sœurs, dixième Muse, ô Rime.

1896

“FRAGMENTS DE LA CHANSON D'HÉLIOS,,

LA LYRE

JE connais une étrange lyre,
Plus chère qu'un vieux talisman :
De ce précieux instrument
Que fit un génie, un satyre,

Aucun artiste, aucun amant,
Aucune force, aucun délire,
Aucune main jamais ne tire
Chant, soupir ni gémissement,

Insensible aux beautés sereines,
Aux brises comme aux aquilons ;
Mais le Soleil et ses rayons

Ont des caresses souveraines
Pour ses vierges cordes, qu'ils font
Chanter comme autant de Sirènes.

OMBRES DE GÉANTS

COMME un mugissement des flots, il nous arrive
De l'Érèbe brumeux un tumulte de voix.
Des ombres par milliers s'agitent, puis l'on voit
Deux géants s'avancer à pas lents vers la rive.

«Ombre, qui donc es-tu ? Quel dur destin te rive
En Hadès?» — «O mortel, réprime ton émoi :
Je suis Ajax, le fils de Télamon ; en moi,
J'enclos tout le soleil et sa lumière vive ;

Ne me plains pas.» — «Et toi, raconte sous quels cieux
Tu vis le jour.» — «Je fus, chez les Germains, naguère,
Un fécond créateur de mythes et de dieux.

Malheur à moi ! Depuis que j'habite ces lieux,
Je réclame toujours, comme à l'heure dernière,
Et vainement, hélas ! un peu plus de lumière.»

LEVER DE SOLEIL

DES cygnes lents traînent des barques ivoirines
De pâles rayons font comme des pleurs d'agate,
Et, sur l'ambre odorant et clair des lourdes nattes,
Mettent d'exquis joyaux leurs lueurs corallines.

Dans un lac irréel et nacré, l'on devine
D'étranges nénuphars aux teintes délicates ;
Et devant les boissons blondes, les aromates,
Déesses aux cils bleus, s'enivrent des ondines.

Çà et là, maint guerrier, sur son fier étalon,
S'enfuit portant en croupe une vierge éperdue ;
Mais enfin, sur ton char rapide, à l'horizon,

Tu parais. Aussitôt s'abolit, dans la nue,
Tout sortilège, et, pour nous charmer, Apollon,
Tu nous donnes la Fée ensorceleuse et nue.

LA DOUBLE CHANSON

DEVANT lui se dressa la légère Sylphide,
Et ses grands yeux brillaient comme des diamants.
« Je verse de l'Amour, je verse aux doux amants
Le capiteux breuvage en l'or des coupes vides. »

« Vierge, je suis l'oiseau sauvage que ne guide
Aucun Amour et que n'arrête aucun printemps.
Mais je subis l'attrait des solaires aimants,
Et je monte à travers l'éther noir et frigide.

Car je veux du grand Tout être le scrutateur ;
Car je veux du grand Tout être l'adorateur.
Ah ! devenir la harpe aux cordes innombrables,

La harpe éolienne... » — « Aveugle, dans mes yeux
N'as-tu donc pas senti des aimants adorables,
Et vu fleurir tous les soleils de tous les cieux ? »

LE POÈTE

L e Soleil a créé le Lis,
Gloire de la Terre fleurie;
Après le Lis, le Soleil fit
Le Cygne, blanche fleur d'une légère vie.

Il créa l'Aigle qu'il ravit
Jusqu'à des hauteurs inouïes,
Et mit sur le front de la Nuit
L'érotique lueur de la Lune chérie.

Mais voulant une créature plus parfaite
Que le Cygne, le Lis et l'Aigle et le Rayon,
Un jour il créa le Poète.

Face à face, sans cesse, il te voit, Apollon;
Jusqu'au fond de ton cœur, à toute heure, il pénètre,
Puis vient nous révéler ce qu'il voit dans ton être.

LES CENT VOIX

II

O Cœur plein de soupirs,
O cœur plein de désirs,
Au fond de ta retraite,
Tu bats, mais en cachette.
A présent montre-toi,
La nuit se répand toute :
Gémis, nul ne t'écoute,
Gémis nul ne te voit.

III

ON te croit, ô ma Muse, une pierre sculptée,
Qui montre vaguement une confuse idée,
Étrangère à la Foule et sans le moindre appas,
Belle trop rarement et pour un petit nombre.

Et l'on ne songe pas

A s'approcher de toi tout doucement dans l'ombre,
Muse, pour écouter ton cœur qui bat, qui bat,
Comme un funèbre glas, qui bat, qui bat tout bas.

VII

DEVANT moi, la fenêtre. Un mur cache un jardin,
Par delà, c'est le ciel, tout le ciel, et rien d'autre
Au milieu dans l'azur qui tout entier le ceint,
Rigide et grave, monte un cyprès, et rien d'autre.
Que le ciel soit tout noir ou bien qu'il soit serein,
Dans la fête solaire ou l'orage soudain,
Le cyprès lentement penche sa cime haute,
Tranquille, merveilleux, désespéré. Rien d'autre.

VIII

Qu'êtes-vous devenus, Avrils, avec vos fleurs,
Soirs sereins, éclairés par les douces étoiles,
Sublime Idée, ô toi, souleveuse de voiles,
Aphrodite, Apollon, beaux dieux ensorceleurs ?
Et vous, tranquille lac de mon rêve mystique,
Fête des luths, péan des dieux, hymne héroïque !
Un grand souffle a passé, souffle de noirs désastres :
Maintenant sont éteints tous les chants, tous les astres.

IX

Tu roulais dans le gouffre; une main te retint.
Tu crias : « Bonne main, aie ma reconnaissance,
O toi, qui me conduis vers le jeune matin
Des résurrections et vers les délivrances.»
Mais une voix te dit : « Je suis la main du Sort,
Et si, dans cet instant, je t'épargne la vie,
C'est que, plus tard, il faut que tu boives la lie
De mille gouffres, où t'attendent mille morts.»

X

LE Cheval, de son dur sabot,
A détruit l'humble Violette;
La Scie, a près de la fleurette,
Abattu le Palmier au stipe fier et beau.
Close est la porte du parterre.
J'ai mon logis, j'ai mon foyer béni :
— Un sisme l'a jeté par terre.
Alors j'ai le Tombeau. — Le Tombeau me vomit.

XI

En ! bien, tel que je suis avec ce cœur raté,
Oiseau frileux qui dans mon sein toujours frissonne,
De vous, riches, puissants, autant que moi, personne
N'est près de la Lumière et de la Vérité.
Voilà pourquoi je sens qui monte et qui bouillonne
En moi, — riches, puissants, béats, rassasiés,
Que jamais l'Idéal n'émeut ni n'aiguillonne, —
Un immense mépris. Et ce mépris me sied.

XII

Je suis l'Amour : reçois toutes ces vives fleurs ;
Moi, je suis la Pensée et t'offre une couronne ;
Je t'apporte des clous, car je suis la Douleur ;
Moi, Sacrifice, j'ai la croix, je te la donne.
— O ma Muse chérie, orne-toi de ces fleurs,
Et pose sur ton front la couronne brillante ;
Les clous, enfonce-les dans ma chair pantelante :
Tu sais que je ne puis mourir, frappe sans peur.

XV

ORPHELIN je grandis dans un piètre milieu,
Nourri par la Discorde, abreuvé par la Haine.
L'Envie autour de moi régnait en souveraine :
Beaucoup de lutte, hélas ! de sagesse très peu.
Aussi lorsque l'Amour apparut à ma vue,
Sur ses pas amenant rêves et passions,
Je crus voir l'Atlantide, immense, belle, nue,
O miracle ! surgir du sein des flots profonds.

XVII

SUR le cœur de l'Hiver, l'amandier met des fleurs.
De Février qui boude Hélios boit les pleurs ;
Vous tressez pour Athène une couronne insigne
O rochers nus, ô monts d'Attique aux belles lignes.
Sur le Parnès, la neige est une floraison ;
Corydalos se vêt de verdure légère ;
Le Pentélique rit au Rocher. Et Phalère
Voit l'Hymette penché écouter sa chanson.

XIX

H EURE unique, que nul n'a su peindre ni dire,
Pour Toi, le jour, Il vit et, la nuit, Il délire.
Au chien qui jappe en Lui, comme au chien du dehors,
Il crie, en t'attendant : « O monstre, aboie et mords,
Tu ne me fais pas peur. » Pour Toi, — dans quel délice! —
De l'âme et de la chair Il subit le supplice!
Tu viens enfin : Ta pourpre est la dérision,
Et, dans ta coupe d'or, Tu verses le poison.

XX

J E suis réduit hélas ! au plus vil esclavage !
Déjà je n'attends plus aucun libérateur ;
Je vais comme le flot qui lentement se meurt
Sur le morne rivage.
Mais j'oublie aussitôt la douleur et l'affront,
Et me dresse, Messie en une autre Judée,
Quand, vers moi te penchant, tu poses sur mon front,
Comme un baiser, ton doux frisson, ô Muse Idée.

XXI

C'EST toi que sait le bord où l'hiver s'ensoleille,
Et l'anémone, son cher trésor, dont ta main,
Avec dextérité, moissonneur inhumain,
Orne l'albâtre ou bien la légère corbeille.
Moi, j'admire de loin, me gardant d'y toucher,
L'exquise floraison des douces anémones :
Elles n'aiment que toi, pourtant, qui les moissonnes,
Et moi, qui les vois mieux, je leur reste étranger.

XXIV

Q'UN voyageur lointain aille, s'il veut, cueillir
D'alpestres edelweiss jusque sous le nuage.
Moi, je suis sédentaire et j'aime voir fleurir
Avril en mon jardin et Mai dans mon village.
Lacs, fiords, temples, palais étincelants des rois,
Lueurs du nord, forêts tropicales profondes,
Miracles d'art, beautés incroyables du monde,
Ici j'aime un îlot : c'est lui seul que je vois.

XXXV

MAIS quel est donc ce cimetière
Qui verdoie et qui toujours luit,
Que ne brûle aucun feu solaire
Et qu'aucun torrent ne détruit ?
Mais quel est donc ce cimetière ?
Ces siècles à genoux, ces adorations ?
Mais quel est donc ce cimetière
Qui pour morts a des Apollons et pour tombes des Parthénons.

XXXVII

SANG qui bous et qui bats, sang qui brûles et coules,
De flamme ou de rosée en l'homme ou dans la fleur
Toi que compose et que distille sans erreur
La Vie, et qui contiens ou le calme ou la houle,
Quelles éternités ou magiques splendeurs
Pourraient se comparer à l'instant éphémère,
O sang, où tu parais sur notre pauvre terre,
Et deviens une rose, une Hélène, puis meurs ?

XL

L'ÉTÉ qui s'en revient me trouve en la posture
De ces orangs-outangs par milliers accrochés,
Dans l'épaisse forêt, aux grands arbres penchés
Sur les bords du Gange aux eaux pures.
Je me cramponne. A leur sinistre hurlement
Je mêle aussi le mien, quoique discrètement,
Parfois l'un glisse, tombe et se noie. Un silence.
Et puis le hurlement aussitôt recommence.

XLI

Moi, le Rythme, le roi des Sylphes, j'ai laissé
Dans sa tour de cristal la Rime bien-aimée,
La reine impérieuse et fière des amours,
Qui toujours me voulait humble esclave à ses pieds.
A cheval, j'ai couru, chasseur infatigable
Sur les cimes, au pied des monts, dans les sous-bois,
Pour percer de mes traits et capturer tout seul
Les ramiers des désirs et les biches des songes.

XLVI

HOMME, ne laisse pas seule ici ta Douleur;
Promène-la plutôt avec sollicitude,
Dans la Vie ou le Rêve, au loin, sur les hauteurs;
Ensuite installe-la parmi la solitude,
Au pays du Silence et du Recueillement.
En ses yeux que sa voix se change en une flamme,
Et quand ils se cloront et qu'elle rendra l'âme,
A ton tour clos les tiens et meurs tout doucement.

L

SUBLIMÉS bas-reliefs des tombeaux de jadis,
Âme antique, âme en deuil, ô toi qu'a ciselée,
D'un ciseau plus qu'exquis,
L'air divin sur les flancs de chaque mausolée,
Donnez-moi le pouvoir de draper la Douleur
Dans ce péplum sacré que tisse l'Harmonie,
Et d'enclore ses pleurs
Dans le cristal du Mètre, où gémit l'Ionie.

LII

O Poète avec le papier et l'écritoire,
Sais-tu qu'il meurt ici maint guerrier, maint héros,
Pour un baiser, pour un regard de Maximo*?
—Je viens aussi combattre et mourir à sa gloire.
—Ton pâle et mièvre sang coulera vainement,
O Poète avec le papier et l'écritoire.
—Des autres si le sang se fait eau puis vapeur,
Du mien naîtra pour Elle une odorante fleur!

LVII

J'ai tendu les gluaux du Désir dans les bois,
Et j'ai pris des oiseaux connus, d'autres bizarres;
Ceux qui chantent toujours et ceux qui sont sans voix,
Les blancs, les noirs, ceux que la pourpre et l'or charment,
Les doux avec ceux qui frappent d'un bec rageur,
Ceux qui semblent blessés et s'en vont tirant l'aile,
Ceux qui volent sans cesse ainsi que l'hirondelle,
Et les ai tous lâchés aussitôt dans mon cœur.

* Héroïne d'une Chanson de geste byzantine.

LXII

SEUL, moi? Non, je ne le suis point
Dans ma cellule, ici tout près, là-bas très loin,
Les hommes, les héros, les dieux et les déesses,
Comme un nuage d'or, vont et grouillent sans cesse.
Des génies tout vêtus de noir passent étranges,
Pareils aux rêves de l'aurore. Et dans un coin,
Parfois, je crois que me regarde un bel Archange.
Seul, moi? Non je ne le suis point.

LXX

COMME à présent, jadis dans la Knossos antique—
Que de siècles se sont écoulés depuis lors! —
Quand Avril sur la Terre ajustait ses décors,
Tout aimait: Homme, Femme, oiseaux, fleurs érotiques;
Comme à présent, les Arts, les Lois, tout prospérait,
Sur son trône Minos, dans l'esprit la Sagesse.
Un sculpteur sculpte alors un lis avec adresse:
Tout est anéanti, le lis est demeuré.

LXXIV

CHAUMINES du versant qui, comme en un miroir,
Vous reflétez dans l'eau pure de la lagune,
Blanches, vertes maisons, voici venir le soir;
Allons, emplissez d'huile une lampe chacune!
Les yeux vont vous chercher, mais ne pourront vous voir,
Et bientôt rien de vous dans cette nuit sans lune,
Et bientôt rien de vous ne poindra, dans le noir,
Qu'une pâle lueur au sein de la nuit brune.

LXXXII

Tous les adorateurs dévots de la verdure
Méprisent des Rochers les âpres nudités;
Pourtant l'ichor divin coule en leur veine dure
Mieux qu'en vous, sources, champs, ombrages si vantés;
Salut, doriques bois et printemps ioniques,
D'une Flore plus belle enfants miraculeux,
Colonnes, blancs frontons, temples, ô fleurs uniques,
Écluses dans le nu sacré du sol rocheux.

1902

L'ORIENT

DE Janina, de Smyrne et de Constantinople,
Levantines chansons, chansons aux longues traînes
Mélancoliques,

Comme mon âme hélas ! sur vos traces se traîne,
Jalouxant, mais en vain, vos ailes de sinople,
Mon âme, votre sœur, languoureuse musique.

Une mère — oh ! le feu de sa caresse impure ! —
Vous mit au monde, et chante, et gronde encore en vous,
Vous versant des parfums, lourds, énervants et doux.
Elle se courbe sous le sort sans un murmure,
La terre orientale et belle
Esclave du harem, âme toute charnelle.

En vous pleure, chansons, une morne complainte ;
Tout en vos vers, jusqu'à la joie, est une plainte
Amère et lente ;
Esclave misérable à l'âme nonchalante,
Je suis un voyageur inquiet, errant partout,
Ainsi que vous.

Au rivage d'où les caïques sont partis,
Mais où restent encor des algues et des lis,
Closes les lèvres,
Puissé-je vivre une existence solitaire,
Sans les soucis cruels qui me donnent la fièvre,
Seul dans le rêve saint du ciel et de la mer.

N'avoir que ce qu'il faut d'être pour végéter
Comme un chêne, un cyprès ou, fumeur, pour tracer
Mille méandres bleus avec de la fumée,
Mouvoir aussi parfois mes deux lèvres fermées,
Afin qu'en vous j'attise
La lourde plainte qui toujours vous tyrannise,
Commence, se déroule et ne finit jamais.

En vous vit, s'abolit un peuple fatidique,
Et quelque âme enchaînée en ses fers se démène;
Alors vous agitez vos ailes de sinople,
Levantines chansons, chansons aux longues traînes
Mélancoliques,
De Janina, de Smyrne et de Constantinople.

1912

FEU VESPÉRAL

A Pierre Baudry

- **T**E rappelles-tu la pauvre cabane,
Dans le vaste bois, auprès du platane,
Loin de tout village?
- La cabane? Oui, je me la rappelle
Comme une chapelle,
Comme un ermitage.
- Te rappelles-tu l'ermite au grand cœur?
Était-il un clephte, un moine, un berger?
- Je me le rappelle et l'air encor pleure
De cette douleur
Qu'à flots de son luth sa main arrachait.
- Te rappelles-tu son visage blême
Et son corps penché?
- Mais je me rappelle aussi l'étincelle
De cette prune
Allumant un œil par les cils caché.
- Te rappelles-tu le feu qui, le soir,
Éclata soudain dans le vaste bois?

—Je me le rappelle, et toujours je vois
Le bois ravagé, les décombres noirs.
—Te rappelles-tu ? Qu'est donc devenu
L'ermite qu'alors
Nul n'a plus revu ?
—Je ne l'ai point su, mais mon âme encor
Garde la mémoire
De l'humble logis,
Car un jour je vis, sur les cendres noires,
Un Amour cruel sans souci chauffant
Ses ailes d'archange et ses mains d'enfant.

1912

MON PLUS POIGNANT CHAGRIN...

LORSQUE viendra la Mort, à mon heure dernière,
Éteindre dans mes yeux la joyeuse lumière,
Mon plus poignant chagrin
Ne sera pas le temps perdu, les œuvres vaines,
La pauvreté, l'amour inassouvi, venin
Qu'un ancêtre maudit me versa dans les veines ;
Mon existence vide et que la Muse enchaîne,
Ni ma chère maison ; mon plus poignant chagrin,
Ce sera que penché sans cesse sur mes livres,
Dans tes bras maternels je n'aurai pas pu vivre,
Sur tes monts, sur tes mers ou dans tes bois divins ;
Je ne me serai pas plongé dans ta verdure,
O toi, vie et sagesse intégrales, Nature.

1906

AU CORPS HUMAIN

GLOIRE au corps humain ! A la chair
Qui comme un vaisseau bien guidé,
Un vaisseau d'airain sur la mer,
Résiste aux coups du vent et brave les hivers
Et les étés.

Gloire aux mains, diligentes mains !
Fortes comme l'épée ou la charrue ;
Gloire aux pieds se blessant aux cailloux des chemins,
Dans leur essor. Gloire aux poitrines, roc humain,
O poitrines velues !

Je glorifie l'éclat des yeux,
Des visages âmes fulgides,
La bouche et ses appels audacieux,
La puissance des Héraclides,
Et la beauté d'Antinoüs ;

Je glorifie le corps hardi
Qui devant le jour et tout nu,
Respecté par la maladie
Laide et lâche, ose
Se mesurer avec le calme grandiose
D'une statue.

Gloire aux beaux corps! D'Hygie ô roses,
Sourire exquis de la Nature,
Nuage où la foudre est enclose!
A l'esprit créateur devenu créature,
Gloire aux beaux corps!

Honneur aux corps! Honneur à ceux qui créent,
Dans le fougueux élan des saines unions,
Les beaux enfants, les guerres, les trophées,
Les triomphes, la gloire,
Les victoires, les nations!

1896

LE SATYRE OU LA CHANSON NUE

.
L e nu triomphe autour de nous ;
Ici le nu règne partout.
Les champs, les monts, la terre entière
Ont gardé leur clarté première.
Diaphane est la création,
Grands ouverts ses palais profonds.
Yeux, régalez-vous de lumière,
Et vous, de rythme, violons.

Les arbres, discordants et rares,
Sont ici comme autant de tares ;
Ce monde est un vin généreux ;
De la nudité c'est l'empire.
L'ombre est un rêve monstrueux.
Dans notre ciel, on voit luire,
Aux lèvres du Soir vaporeux,
Puis de la Nuit, un blond sourire.

L'Orgie avance effrontément,
Les seins dressés sans aucun voile.
Tous les corps brûlent ardemment,
Le Rocher nu semble une étoile,
Et ta divine nudité,
O trois fois noble Attique, sème
Les rubis, l'or, l'argent, les gemmes,
Sur ton sol, hiver comme été.

Un corps bien fait, magique chose !
Ici, la chair s'apothéose :
Les vierges sont des Artémis
Et les désirs, des Adonis.
Du fond du passé revenue,
Fascinant tout, Homme, animaux,
Aphrodite surgit des flots,
A chaque heure ici, belle, nue.

—Rejette au loin tout vêtement,
Vêts-toi de beauté seulement.
O Prêtresse du nu, mon âme,
Ton temple, c'est le corps humain ;

Et toi, magnétise ma main,
Ambre doré des chairs de femme,
Verse encor ton divin dictame,
Pour que je m'enivre sans fin.

Déchire-moi ce voile inique,
Rejette ta lourde tunique,
Avec la Nature assortis
Ton image belle et plastique.
Dégraffe ta ceinture, unis
Tes mains sur ta ferme poitrine,
Et fais une robe aux longs plis
De ta chevelure divine.

Deviens statue et que ton corps,
Immobile et superbe acquière,
Tel qu'on l'admire dans la pierre,
Le contour pur, le galbe fort.
Puis fais des jeux charmants, et mime,
En l'idéale nudité,
D'êtres souples, lestes, sublimes,
La sauvage animalité.

Fais des jeux charmants, représente
Les êtres beaux, voluptueux ;
Que ton nu soit plus vapoureux
Que l'Idée exquise et changeante.
O vous rondeurs, ô vous méplats,
Duvets soyeux et courbes molles,
Frissons divins, divins appas,
Dansez, dansez la danse folle.

O fronts, beaux yeux, flots des cheveux,
Croupe arrondie, hanches bien faites,
Bassin, vallons mystérieux,
Roses d'Éros, myrtes, cachettes,
O jambes qui nous enlacez,
O mains, ô sources des caresses,
Colombes douces dans l'ivresse,
Vautours quand vous vous courroucez.

O bouche, ô bouche qui profères
Les mots du cœur, les mots sincères,
Le rayon de miel est moins doux,
Moins rouge est la grenade mûre.

Et les lis d'albâtre, parure,
Encensoirs d'Avril, sont jaloux
Des coupes, somptueux bijoux,
Dont s'orne ta poitrine dure.

Permits que je boive à tes seins,
Tes deux seins droits, tes seins de rose,
A ces deux coupes d'émail rose,
Le bonheur rêvé, lait divin.
C'est moi qui suis ton hiérophante :
Tes genoux, voilà mon autel.
Dans ton étreinte triomphante
Se pâmerait un immortel.

Loin de nous ces haillons indignes,
Tout ce qui te dissimulait,
Cet ornement infâme et laid,
Et ce qui dérange les lignes,
Que tout apparaisse au grand jour :
La terre, l'air, beaux corps, poitrines,
Nus sont la Vérité, l'Amour,
Et nue est la Beauté divine.

—Si, dans la belle nudité
Radiieuse du jour attique,
Devant ton œil désenchanté,
Apparaît quelque monstre étique,
Arbre sans feuille, arbre ébranché,
Privé de l'ombre gracieuse,
Une pierre brute et hideuse,
Un corps chétif et desséché,

Une monstruosité nue
Debout sur le large horizon,
Qui de vivant n'offre à la vue
Que ses deux yeux, double tison ;
Qui tient du Faune et du Cabire,
Et n'est qu'un farouche animal,
—Mais sa voix est de pur cristal,—
Ne fuis pas : c'est moi, le Satyre.

Comme l'olivier, dans le champ
Où tu me vois, j'ai pris racine,
Et je fais se pâmer le vent
Aux sons de ma flûte divine.

Quand je joue, aussitôt s'unit
Maint couple: on est aimé, l'on aime.
Je fais danser, bal inouï,
L'Homme, la Brute, les Dieux même.

.....

1912

HYMNE A UN RÊVE

A l'occasion du XXVII^e Congrès universel de la Paix.

LA Terre, grâce à toi n'est plus qu'une Patrie,
De la Guerre est éteint le sinistre volcan.
Prosterné, chaque peuple embrasse ton pied blanc,
O Paix, ô Paix chérie!

Une religion de ton rêve est sortie,
O merveille! ton âme a pris un corps divin,
Et, sœurs, les Nations agissent par ta main,
O Paix, ô Paix chérie!

Sur ton passage pousse une moisson bénie;
Une source plus claire abreuve nos sillons:
Le sabre s'est fait soc, semeuses les canons,
O Paix, ô Paix chérie!

Songe de Phidias, ô statue inouïe,
Le rameau d'Athéna couronne ton front pur;
Tes hymnes d'allégresse éclatent dans l'azur,
O Paix, ô Paix chérie!

1929

—*NE tremble pas, si nous venons
Ce soir vers toi : nous sommes les Fées des chansons.
Nous apportons des ailes d'harmonie
Aux agonies.
Pour qui combat avec Caron,
Nous élevons de blancs palais mystérieux,
Et nos baisers, plus parfumés que l'eau de rose,
Tout doucement livrent les yeux
A la Nuit infinie, éternelle, morose.
Lumière ou fleur, ce beau Désir
Suprême qui brilla, qui germa dans ton cœur
Et fit mourir, et fit pâlir
Autour de lui les autres fleurs
Et toutes les autres lueurs,
L'unique et suprême Désir,
Avant que le Néant, te vienne recouvrir,
Pauvre ami qui vivais et vas bientôt mourir,*

*Nous t'en avons fait un breuvage doux.
Dans la coupe de diamant,
Nous t'apportons le firmament,
Que d'un trait tu le boives tout.*

*Comme le Temps cruel de ses griffes sillonne
Ta joue et ton front soucieux !
Tu ressembles au soir et ta tête rayonne
Des neiges que l'Hiver laissa sur tes cheveux.
Oh ! comme ta plainte nous touche !
Comme ton rôle nous émeut !
Vois, ami, l'Hymne aux mille bouches :
Dis-nous de laquelle tu veux
Que ce soir il t'enchanter.
Veux-tu du monde la chanson
Assourdissante ?
Ou veux-tu le péan des beautés olympiques
Qui brillent dans les lis des marbres pentéliques ?
Veux-tu d'Avril et des sillons
Les fraîches, les vertes chansons ?
Le suave refrain des tranquilles demeures ?
Ou le choral du tonnerre et des vents ?*

*La sonate des sommets blancs ?
Les hymnes de la Guerre et des héros qui meurent ?
Ou bien préfères-tu le chant de l'Océan ?
Ou de l'esprit qui plus que les flots est profond ?
Dis-nous, veux-tu la chanson
De quelque céleste patrie
Ou d'une terre d'ici-bas ?
Veux-tu la chanson de la Vie
Ou bien la chanson du trépas ?*

— *Chantez-moi la chanson mille fois chantée,
La mille fois bonne chanson,
Avec le violon aux cordes usées,
Avec le si doux violon.
Chantez-moi la chanson de la jeunesse ailée,
Chantez la chanson des cœurs palpitants :
Ah ! fermez-moi les yeux, ô bienveillantes Fées,
Au son du violon joyeux de mes vingt ans.*

1902

AU POÈTE COSTIS PALAMAS

En lui envoyant une traduction.

POÈTE, tes belles chansons,
Virginales, splendides, nues,
Vers moi, de loin, s'en sont venues
Réjouir mon humble maison.

Vois, j'ai couvert leurs blancs frissons
D'une étoffe aux mailles ténues ;
Puis à leurs lèvres ingénues
J'ai fait murmurer d'autres sons.

Poète, ainsi te plairont-elles,
Dans leurs robes de brocatelles,
Avec leurs nouvelles façons ?

Comme alors, penche-toi sur elles ;
Tu sentiras, sous les dentelles,
Battre le cœur de tes chansons.

Pierre Baudry

LA VOIX ET L'ÉCHO

*A Pierre Baudry
qui traduit de mes vers*

JE retrouve, ami, mes chères chansons ;
Oui, ce sont toujours mes filles aimées ;
A la franque les voilà costumées :
Un autre langage et d'autres façons.

Mais sous leurs atours, leurs nobles manières,
Avec leur air sage et d'un autre lieu,
Elles n'oublient point les doux contes bleus
Qu'en notre maison leur contait leur mère.

Si je suis la voix, si c'est toi l'écho,
Cet écho n'est pas privé d'harmonie ;
La mièvre pâleur de sa mélodie
Lui confère encore un charme nouveau.

Oui, je suis la voix et c'est toi l'écho :
Je chante d'ici, tandis qu'à distance,
Tour à tour prenant, changeant chaque mot,
Tu lances dans l'air la même romance.

Ton écho pourtant est comme une voix ;
C'est ton œuvre, ami, tu l'as recréée,
Elle t'appartient. Et que suis-je, moi,
Sinon un écho des cœurs, des idées ?

Poètes, sculpteurs, peintres, sommes tous
L'écho de la voix qui nous sollicite,
— La voix qui nous parle et qui nous agite, —
L'écho de Celui qui se cache en nous.

23-6-1909.





